

JEANNE TRUONG

**Ceux qui sont
restés là-bas**

roman

GALLIMARD

Nous entendîmes tout à coup des sanglots derrière notre dos. Les râles de quelqu'un qui ne parvenait pas à pleurer. C'était une femme. Elle était maigre, avec des yeux tout rouges. En nous voyant, son visage se figea dans une expression de surprise. Elle poussa une sorte d'exclamation, puis se redressa d'un bloc, se rua vers nous. Avant que nous ayons eu le temps de réagir, elle s'était enfuie en courant, abandonnant un fardeau dans

les bras de ma mère. Celle- ci le posa au sol. Malgré la puanteur qui s'en dégageait, elle ne pouvait le quitter des yeux. Il respirait à peine. Le bébé sentait la diarrhée. Il nous regardait à travers ses paupières à demi fermées. Son visage blême était tout mignon. Il avait l'air d'un bourgeon flétri.

— Il va mourir, constata ma mère d'une voix blanche.

Mue par un mystérieux élan, elle le prit contre elle, dégrafa sa chemise, lui donna le sein. Ma mère le scrutait. Ses jambes et ses bras étaient tout maigres.

— Mon Dieu, il tète...

Elle souriait. Je ne l'avais jamais vue sourire ainsi.

— Hé là, doucement... doucement, tu me fais mal !

Jamais je ne l'avais connue avec cette jubilation. À peine eut- elle fini de parler qu'elle se mit à rougir. Le lait sortait de son bouton sec et violacé. Il s'humidifiait dans la bouche du poupon. Ma mère hocha la tête de surprise.

— Hé Narang, regarde, ta mère a encore quelque chose à donner en ce monde ! Qui aurait cru que ce serait possible!

L'enfant tirait goulûment. Je l'encourageais en secret. Quand il eut fini, ma mère le reposa, l'observa. Il ne bougeait plus. Était- il mort ? Cela me faisait drôle de la voir comme ça. Elle enveloppait l'enfant de ses bras, le berçait. Le lait gouttait de son sein mal rentré. J'étais attiré par cette humidité lactée au bout de son téton. Je l'observai, puis fixai son corps maigre. La goutte de lait, suspendue à la turgescence noire, tenait comme par

magie. L'ultime goutte brillait au soleil. J'étais accroché à ce miracle, ne pouvais le quitter des yeux.

Soudain, la mère de l'enfant revint. Elle courait en nous suppliant. Elle n'avait pas voulu l'abandonner. Seulement, elle ne pouvait pas le voir mourir. Le souffle de son bébé était si faible. Elle l'avait senti partir, avait perdu la tête. C'était pour ça qu'elle l'avait donné à la première venue. Elle n'avait pas eu le courage. C'était le désespoir ! Le désespoir ! Elle pleurnichait salement. Elle n'avait pas eu le courage, glapissait- elle en boucle. Elle devait avoir à peine trente ans, mais en paraissait soixante. La morve coulait de son nez. Elle ne cessait de renifler, d'éponger ses yeux. Sans un mot, elle arracha l'enfant des mains de ma mère. Elle colla ensuite son oreille contre sa bouche. L'enfant respirait. En un éclair, sa figure se transforma. Elle tomba à genoux, dit s'appeler Sok. À son accouchement, elle n'avait pas eu de lait. Elle avait bien essayé de nourrir son enfant avec l'eau du riz, qu'elle mélangeait avec de la mélasse quand elle en trouvait. Mais il avait eu la diarrhée. Elle avait dès lors demandé le secours d'un guérisseur qui vivait à côté du camp. Celui-ci lui avait prescrit une poudre médicinale à mélanger avec le bouillon. Elle l'avait alimenté avec ce remède pendant plus d'un mois. Une femme qui allaitait son bébé l'avait alors prise en pitié. Elle avait accepté de donner le sein à son fils. Après le départ des Khmers rouges, elles avaient fait la route ensemble. Mais, sanglota amèrement Sok, la bienfaitrice et son bébé avaient été brutalement fauchés par une mine. Désormais, elle

ne savait comment sauver son enfant. D'une voix émue, ma mère tenta de la rassurer. Elle lui expliqua que si elle parvenait à se nourrir correctement, tout se rétablirait. C'était seulement le manque de nourriture qui avait détraqué ses organes. Sok aurait de nouveau du lait, martela-t-elle, en lui essuyant les larmes. Elle n'était pas la seule à voir son corps dérégulé. La majorité des femmes dans les camps de Pol Pot n'avaient plus de règles par manque de nourriture. Elle-même ne les avait plus depuis quatre ans. Ma mère lui parlait avec une voix que je ne connaissais pas. Je me demandais comment Sok allait pouvoir manger à sa faim. Mais ses mots l'avaient soulagée. Sok insista pour nous emmener avec elle. Je compris qu'elle pensait à son bébé, ma mère pourrait encore lui donner le sein. Le devinant, ma mère voulut la prévenir. Une force l'avait poussée à soulager le bébé, elle n'était pas sûre que le miracle se reproduirait. Elle était d'ailleurs épuisée. Sok pleura en la prenant dans ses bras. Elle répétait que ma mère était une sainte, que grâce à sa compassion, elle avait réussi à sécréter du lait. Jetant un œil sur l'enfant, ma mère vit qu'il était calme et tout reposé. Lui souriant avec tendresse, elle accepta alors de les suivre.

Sok connaissait un refuge. Sur le chemin, nous croîsâmes une connaissance à elle, une vieille femme à la peau brûlée, qui nous informa qu'une vingtaine de rescapés s'étaient regroupés dans une grande cabane. Ma mère n'osait la questionner sur sa figure, dont j'avais du mal à détourner le regard. Sok ne cessait d'embrasser

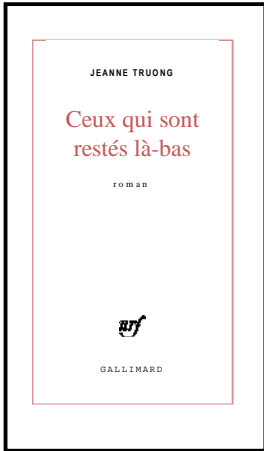
son enfant. Elle riait. La folie était passée. Elle l'encourageait, frottait son visage contre le sien. La femme se tourna vers nous, lâchant comme pour elle-même :

— Quelle misère ! Il n'y a plus un seul grain de riz dans les parages !

— Mon fils et moi, nous n'avons pas mangé de toute la journée..., a gémi ma mère.

— Dès que nous arriverons, je vous trouverai quelque chose, promit Sok.

Sok nous guidait en pressant son bébé contre elle. Le soleil nous écrasait. Ma mère faillit tomber plusieurs fois. Puis, franchissant un pont étroit, nous aperçûmes une vieille bâtisse dont les murs étaient tout usés. Il y avait des trous dans les panneaux en bois. Des bruits s'élevaient de l'intérieur. Sok pinçait les joues de son bébé. Elle riait, lui parlait, le faisait bondir dans ses bras. Sa joie était contagieuse. Dès la porte, les réfugiés nous accueillirent avec enthousiasme. Ils étaient de bonne humeur. Pour cause, des paysans étaient venus leur apporter à manger et à boire. Nous fûmes soulagés, nous allions enfin mettre quelque chose dans nos ventres vides.



Ceux qui sont restés là-bas
JEANNE TRUONG

Cette édition électronique du livre
Ceux qui sont restés là-bas de Jeanne Truong
a été réalisée le 20 novembre 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072888045 - Numéro d'édition : 364189)

Code Sodis : U31715 - ISBN : 9782072888052

Numéro d'édition : 364190